

PETER HELLER

LE GUIDE

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA CONSTELLATION DU CHIEN, Actes Sud, 2013 ; Babel n° 1326.
PEINDRE, PÊCHER ET LAISSER MOURIR, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1455.
CÉLINE, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1753.
LA RIVIÈRE, Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1871.

La traductrice tient à remercier 100 W Corsicana Artists
and Writers Residency à Corsicana, Texas,
où une partie de cette traduction a été réalisée.

Illustration de couverture : DR

Carte par Rodica Prato

Titre original :
The Guide
Éditeur original :
Alfred A. Knopf, New York
© Peter Heller, 2021
Publié avec l'accord de The Robbins Office,
Inc. droits internationaux gérés par Greene & Heaton

© ACTES SUD, 2023
ISBN 978-2-330-17785-0

PETER HELLER

Le Guide

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Céline Leroy

ACTES SUD

À papa
qui me faisait rire.
Et qui était le plus prévoyant de nous tous.

© Rodica Prato

LE GUIDE

PROLOGUE

Ils lui attribuèrent un lit de camp dans un bungalow près de la rivière. Un canyon boisé où poussaient des pins et des épicéas, surmonté d'une haute corniche et d'éperons rocheux qui s'éboulaient dans l'eau.

Jack laissa tomber son sac sur la terrasse. C'était un après-midi frais où le défilé des nuages d'altitude traînait ses ombres sur le canyon. Le jeune homme parcourut les lieux du regard. Le bungalow était situé au bord d'une berge pentue protégée par les pins, et d'où montait, porté par le vent que tamisaient les arbres, le bruit en cascade d'une rivière. Une rivière, oui. Les gens parlaient de fleuve, mais à cette altitude, c'était le genre de cours d'eau qu'il préférait : les berges à un jet de pierre l'une de l'autre et pas assez profond pour empêcher de le traverser à pied.

Il en étudia le rythme. La rivière suivait une boucle sur la gauche, écumait entre un amas de roches et cheminait à travers un trou d'eau noire tout en longueur parsemé de galets lisses. Au-delà de cette fosse, il apercevait une passerelle ainsi qu'un sentier de pêcheurs sur la berge opposée qui allait vers

l'amont. Une rivière à truites tout droit sortie d'un rêve.

La cabane était basique. Sur l'étroite terrasse couverte se trouvaient un tas de bois de chauffage et deux fauteuils à bascule en rotin. Ce qu'il y avait à l'intérieur lui importait peu : il se dit qu'il pourrait bien passer le restant de ses jours assis sur cette terrasse à regarder la rivière.

*

Le pavillon était complet à partir du 20 août, c'était ce que le gérant lui avait dit. Ils fermeraient le 31 octobre, ou plus tôt s'il y avait trop de neige. Jack guiderait un pêcheur par jour, voire deux, pas plus. La pêche de niche à son top. Deux cents dollars par jour plus les pourboires, un jour de congé tous les dix jours sauf s'il préférait ne pas le prendre. Un bon salaire. Moins que ce qu'il pourrait gagner s'il emmenait des gens canoter sur le fleuve Colorado mais, ici, il était nourri, blanchi et…

"Deux verres ou deux bières par soir. Au-delà de ça, Ginnie ferme le robinet. On encourage nos guides à venir au bar avant le dîner et à socialiser avec nos clients, mais il n'y a rien de plus pathétique qu'un guide de pêche imbibé, pas vrai ?"

C'était le gérant, Kurt Jensen, qui s'avançait sur la terrasse et lui tendait un porte-clé à étiquette avec le code destiné au lourd portail ouvragé qui s'élevait au bout de l'allée – deux gigantesques arbres à cames rouillés qui oscillaient chacun de son côté dans un

grincement de grosses chaînes et d'engrenages, et qui faisaient coulisser d'épaisses parois en acier dans lesquelles avait été gravée une image de truites bondissantes.
"Tu en auras besoin pour entrer et sortir."
"Comment ça se fait qu'il faille un code pour sortir ?" demanda Jack.

Kurt avait ouvert la moustiquaire et donnait un coup d'épaule dans la porte. C'était un grand gaillard, un mètre quatre-vingt-cinq environ, affublé d'un chapeau de cowboy et d'un gilet en laine. Il avait les tempes grisonnantes, les yeux d'un bleu granuleux et Jack lui donnait la cinquantaine.

"La porte a tendance à coincer, expliqua Kurt. Je peux t'apporter une ponceuse demain."
"C'est bon, j'ai un rabot dans le camion, ça devrait le faire."

Si Kurt l'entendit, il ne réagit pas. Il était déjà entré, examinant l'intérieur de la chambre spartiate aux murs en rondins : deux petites fenêtres ornées de rideaux en dentelle, un coin cuisine au fond avec un évier et deux plaques de cuisson, une minuscule salle de bains avec une douche et un ballon d'eau chaude au propane sans réservoir fixé en hauteur. Une plinthe chauffante et un poêle à bois dans le coin pour l'ambiance, supposa Jack. En guise d'éclairage, deux appliques – des ampoules nues derrière des plaques de métal représentant des silhouettes d'ours – ainsi qu'une lampe de lecture sur une table de chevet en bois de grange. Un thermostat Nest sur le mur près de la porte et du petit bureau. L'endroit

avait du cachet. Le lit était confortable, un peu plus grand qu'un lit simple, agrémenté de deux couvertures pure laine. Parfait.

Le bungalow était plutôt exigu. Jack avait un masque en tissu dans sa poche arrière, voulut le mettre, mais Kurt l'arrêta d'un geste.

"Tu n'auras pas besoin de ça ici. Ça met les clients mal à l'aise. En fait, tout le monde a été testé sauf toi, et Ginnie prend la température des uns et des autres quand vous arrivez au bar le soir. Tu ne m'as pas l'air d'être le genre de gars qui aime les bains de foule, donc je veux bien prendre le risque."
"Vous étiez en train de me parler du portail."
"Ah oui ?"
"Oui, et du code pour l'ouvrir. De l'intérieur, je veux dire."
"C'est pour éviter les ouvertures intempestives à cause d'un coyote ou d'un coup de vent, par exemple. L'ancien s'ouvrait à tout bout de champ et des inconnus se croyaient autorisés à entrer pour pêcher. Ils passaient devant les bungalows et se mettaient à lancer. Jusqu'à ce qu'on les fiche dehors. Un binz pas possible."
"La tuile", dit Jack sèchement. Le gérant ne sembla pas relever le sarcasme dans sa voix.

Kurt acheva son tour d'horizon et souffla si fort qu'il sifflait presque.

"Tu n'imagines pas à quel point cette rivière rend les pêcheurs dingues. Les gens du cru appellent notre tronçon le Coin des Milliardaires. Ici, les eaux privées et publiques se mélangent. Il y a nous, le Pavillon

de la Rivière Taylor plus bas, et une ou deux autres boîtes qui organisent des séjours de pêche. Je préférerais qu'ils interdisent carrément l'accès à tout le canyon, histoire de laisser les proprios un peu tranquilles. Tu auras besoin d'allumettes pour le poêle et d'une hache pour le petit bois."
"J'ai tout ce qu'il faut." Jack ne mentionna pas que son propre ranch – à son père et lui – sur le fleuve Colorado, était pris en sandwich entre des eaux domaniales et qu'ils n'avaient quasiment jamais eu de problème.

"Très bien. Je vais t'aider à décharger tes affaires. Le dîner est à dix-huit heures trente. Si tu arrives un peu avant, tu pourras faire la connaissance de Cody, l'autre guide. Et de ta cliente de demain, Alison K."
"K ?"
"Une célébrité. Les clients célèbres ont beaucoup recours aux initiales. Haha."
"Compris." Jack ressortit à la suite de son patron et ils remontèrent le court chemin jusqu'à son pickup stationné sur le parking.

"Et le vélo, c'est pour quoi ?" demanda Jack. Il y avait un vélo de ville une vitesse bleu canard équipé d'une sonnette et d'un panier. Il était appuyé sur sa béquille dans un carré de lumière.
"Ah oui, c'est vrai. Un par client. Tu as pu constater que le domaine est assez vaste."

Kurt leva le bras en direction de la colline et des bungalows éparpillés au milieu des pins ; puis d'un mouvement de tête, il désigna l'allée sablonneuse où Jack apercevait tout juste l'énorme pavillon en

bois flanqué du petit étang à truites. Des cheminées en pierres sèches, un toit bas avec de grands avant-toits et une terrasse couverte qui faisait le tour quasi complet de la bâtisse. Des rocking-chairs et des géraniums en pots suspendus. Jack acquiesça.

"Tu as le pavillon principal, les bungalows, une piscine couverte, le cabanon pour les massages, l'accueil avec la boutique de matériel – et aucune voiture sur le domaine. Sauf la mienne." Pas de sourire. Kurt inclina la tête en direction de son pickup noir F-250 garé sur le chemin. Il avait un râtelier en métal à l'arrière où était accrochée une échelle et un rideau coulissant couvrait la benne. "Ordre de M. Den. J'imagine qu'il a pensé que des vélos, ça donnerait un petit air urbain à notre centre, comme à Crested Butte. Les clients les adorent. On en vend à la pelle, c'est à peine croyable. Des roses, des verts et des bleus."
"Ah. Ils les prennent avec eux dans l'avion ?"
"Non, on les expédie pour deux cents dollars. Je suis sûr qu'ils pourraient avoir le même à moitié prix sur Amazon, mais ils veulent celui qu'ils ont utilisé ici. Il suffit qu'ils posent leurs fesses sur la selle pour qu'ils se souviennent de…" Il fit un autre geste de la main. "Tout ça." Kurt releva un coin de bouche dans une sorte de sourire. "Tu t'habitueras."

La benne de Jack était couverte et quand Kurt voulut appuyer sur le loquet, Jack posa une main sur son bras.
"Je me débrouille, dit-il. Merci."

Kurt recula. "Comme tu voudras. On se retrouve dans une ou deux heures. Est-ce que je t'ai déjà dit

qu'on avait deux kilomètres et demi de rivière ? Rien que pour Cody, les clients et toi. Et moi, quand j'ai le temps, que malheureusement, je n'ai pas. M. Den n'autorise même pas les cuisiniers et les personnels de service ou de nettoyage à pêcher. L'eau la plus pure de la planète, il dit. On ne mentionne jamais le barrage ou le réservoir plus haut juste sous le col. Jamais. Dans l'esprit de M. Den et dans celui des clients, c'est la rivière la plus sauvage sur terre. Pigé ?" Enfin une étincelle d'ironie dans son regard.
"Oui."
"Donc notre tronçon commence à la grande prairie en haut et descend jusqu'aux barbelés, chez Ellery. Tu devrais avoir le temps d'explorer une bonne partie des lieux avant le dîner. Pour le reste, tu peux faire semblant."

Jack leva un pouce en signe d'assentiment.

"Quand tu pêches en amont, ne fais pas un pas au-delà du poteau planté en lisière du pré. Il y a une pancarte « Attention ! Propriétaire armé ! » C'est pas une blague. Je crois que Kreutzer a une satanée longuevue et je sais qu'il a un fusil. Je te jure qu'un jour il va tuer quelqu'un."
"La vache."
"Je t'ai dit : dingue. Complètement dingue."

Kurt se détourna et Jack dit : "Au fait." Le gérant se retourna à moitié. "C'est le milieu de la saison. Qu'est-ce qui est arrivé à l'autre guide. Mon prédécesseur ?"

Les yeux de Kurt s'allumèrent et il fit la moue. "Ton prédécesseur ?" Il observa Jack de la tête aux pieds

comme s'il le voyait vraiment pour la première fois. Compact, épaules larges, comme tenu par une longueur de ficelle agricole. Une odeur de ranch. Des pattes d'oie aux coins des yeux sûrement à cause du temps passé à cheval, devinait-il. Endurci. Mais sur le court CV, il avait aussi lu "université de Dartmouth". Ce qui expliquait son vocabulaire. Il lui était déjà arrivé d'embaucher des étudiants, il n'avait rien contre.

"Ken ? Ken le Survivant, ou qui se la jouait survivant, en tout cas. Il a démissionné et plié bagage. Obligations familiales, il a dit, mais je crois juste qu'il avait pas la force de caractère, en fait." Le sourire de Kurt formait une ligne droite. "J'ai su que j'aurais besoin de toi il y a deux semaines, on a tellement de boulot. Et maintenant, il va me falloir en prendre un de plus." "La force de caractère ?" demanda Jack. Pour ce que Jack y connaissait, guider c'était guider. Les journées étaient longues, parfois il fallait marcher ou ramer loin, il y avait plus ou moins de démêlages de lignes, plus ou moins de mouches perdues à remonter, plus ou moins d'encouragements à donner selon les clients, mais…

"Tu sais combien ça coûte, un séjour ici ?" Kurt ne le regardait pas, mais avait plutôt l'air d'observer un scarabée au sol. "Je m'en doutais. Eh bien sache que les gens qui viennent ici ne sont pas du même monde que nous." Le gérant s'essuya le front avec trois doigts passés sous le bord de son chapeau, repositionna le Resistol sur ses cheveux plaqués par la transpiration, et opina une fois. Il fit le tour du camion de Jack et descendit le chemin plat vers son propre pickup. Il

boitait légèrement, sans doute à cause d'une vieille blessure. La route était couverte d'aiguilles de pin qui crissaient sous ses bottes.

*

Août. La meilleure période de l'année pour pêcher. De maintenant à septembre.

Sa présence n'était pas requise au ranch. Papa se débrouillerait très bien… pas vrai ? Jack avait aidé son père à faire une bonne partie des foins. Ils n'avaient pas eu beaucoup de pluie mais de grosses pannes d'équipement et son père avait insisté pour qu'il parte. Après le fanage, il n'y avait plus grand-chose à faire à part des réparations… ce à quoi papa s'occupait de l'obscurité du matin à l'obscurité du soir. Les clôtures, les machines, les pompes, les remorques, les camions. Il n'arrêtait jamais. Jack se demandait si les choses étaient différentes du temps où sa mère était encore de ce monde. Elle était morte dans un accident de cheval quand il avait onze ans. Cela remontait-il vraiment à quatorze ans ? Jack se demanda si ses parents s'asseyaient parfois simplement pour regarder passer les nuages ou faire la sieste. Il ne s'en souvenait pas du tout. Cela avait dû arriver. Mais il se souvenait clairement de l'amour qui les unissait, pareil à quelque chose qui flottait dans l'air, un parfum, ou comme un remuement provoqué par la brise, et il se rappelait leur rire. Il se disait que pour avoir fait naître un amour pareil, ils avaient dû prendre le temps de s'amuser et d'apprécier le monde qui les entourait.

Cette année, la neige avait été abondante, les vaches pâturaient dans les montagnes et il y avait largement de quoi manger. Si la neige d'automne ne tombait pas trop tôt, il pourrait guider jusqu'à la fin de la saison et aider son père à rassembler le troupeau juste avant novembre. Son père aimait attendre l'arrivée du premier blizzard, de toute façon ; il disait qu'après ça, les vaches étaient plus coopératives. Jack pensait qu'il aimait surtout chevaucher sur les pentes adoucies par la neige et hachurées par les ombres bleues des trembles, quand la poudreuse tombait de sa mâchoire comme de la poussière.

Son père et lui allaient surtout sur Sheep Mountain, jusqu'à une prairie d'armoise qui donnait sur les Never Summers au nord et les sommets scintillants de neige de Gore Range au sud. En général, il partait seul avec son père et les chiens, mais de temps en temps, oncle Lloyd les accompagnait, et de temps en temps, Willy venait depuis Granby. Ses border collies faisaient un boulot d'enfer, y compris Chica qui n'était encore qu'un tout jeune chiot. Ils s'amusaient bien. Jack aimait les odeurs puissantes de la forêt en hiver – la fine couche de glace sur les branches abattues par le vent, les pierres froides des ruisseaux – et les sons : le cliquetis du mors, le claquement d'un sabot, le mugissement occasionnel d'une vache paniquée, les sifflements lointains de son père et Willy qui orientaient les chiens. Il aimait la vapeur sortant des naseaux des chevaux quand ils s'en allaient aux aurores. Ça faisait partie des choses qu'il aimait le plus au monde et, debout à l'arrière de son camion, il s'obligea à ne plus y penser parce qu'il n'aimait pas l'étau qui lui serrait le cœur.

Il ferma les yeux. Respira l'odeur des aiguilles de pin chaudes sur le sentier sablonneux et entendit le bruit étouffé de la rivière qui se réverbérait dans son lit, et murmura : "Tout va bien. Nouveau taf, deux mois dans l'eau jusqu'aux genoux. On peut pas rêver mieux." Il faillit même y croire.

CHAPITRE UN

Ce premier après-midi, il déposa son paquetage et son sac sur la lirette du bungalow et sauta dans un short en nylon. Il glissa un paquet de plombs anglais et une petite boîte de mouches dans ses poches de poitrine, puis sortit la canne à pêche Winston cinq poids du pickup et l'assembla. Ses bottes séchaient sur la banquette arrière, il enfila des chaussettes en laine, laça ses bottes et se passa autour du cou le cordon auquel pendaient son coupe-fil, une bobine, des forceps et du gel de flottaison. Il faisait juste assez chaud et il préférait y aller sans cuissardes. L'eau serait gelée, mais il était seul : il n'aurait pas à rester dans l'eau pendant des heures à côté d'un client en train de lancer. Il se déplacerait rapidement.

Ce qu'il fit. Il commença par la grande fosse sombre qui s'étirait au pied du bungalow et se dirigea vers l'amont. Une couvée d'éphémères s'élevait au-dessus du courant plus lent près de la berge. Des baetis. Il adorait les voir s'envoler d'un remous plongé dans l'obscurité, pareils à des flocons de neige animés, entrer dans la lumière et s'éparpiller en une brume d'étincelles légères. Il s'accroupit sur la berge et retourna un caillou de la taille d'une brique dans les hauts-fonds ; dessous la vase était tapissée de larves de trichoptères

qui formaient comme une croûte de clous de girofle. Une mouche de pierre rampa aussi sur le pavé rond dans l'air inattendu. Simple vérification. Il avait pêché dans les montagnes du Colorado toute sa vie et se faisait une idée assez précise de la répartition des insectes. Il monta une sèche et une nymphe, une petite touffe de poils d'élan pour la stimulation en haut, une pheasant tail en bas. Les clients adoraient pêcher avec ce tandem, et lui aussi.

Il pénétra dans l'eau glacée, retint son souffle à la première étreinte du froid. Puis il avança jusqu'à avoir de l'eau à la hauteur des genoux et se mit à lancer.

*

Le rythme des lancers l'avait toujours apaisé. Poser la ligne droit devant sur l'eau sombre, le ploc de la nymphe alourdie, la sèche juste après, le…

La elk hair était à peine posée que la surface se brouilla. Une saccade discrète et le poisson mordit à l'hameçon, la canne se courba, frémit et une truite brune colossale jaillit de l'eau limpide dans une gerbe de soleil. Nom de Dieu. Elle retomba et fila aussitôt vers l'amont, Jack la laissa emporter une bonne longueur de soie et entendit le cliquetis du moulinet, puis il s'élança. Malgré l'eau peu profonde, ses pas généraient de grandes éclaboussures, il glissa, trébucha, la moitié du corps dans l'eau sans se préoccuper de ce qu'il pouvait effrayer dans la grande fosse. En route, il parvint à appuyer légèrement sur le frein du moulinet – elle avait des lignes pures, cette truite, tout en muscles, et bon sang, les reflets dorés quand

elle était dans les airs étaient plus beaux que n'importe quel trésor. Il courut et batailla avec le poisson. Dix, vingt minutes ? Qui sait. Il perdit la notion du temps, et de lui-même. Oublia que c'était lui, Jack, qui pêchait, dont les membres et les mains se mouvaient de leur propre gré. Il oublia son nom ou même qu'il en possédait un, et pour la première fois depuis des mois, il s'approcha de quelque chose qui ressemblait à de la joie.

Il était presque sous le pont quand il releva la canne très haut et remonta la truite épuisée sur les quelques derniers mètres, puis il décrocha l'épuisette de sa ceinture et la glissa délicatement sous cette beauté. L'or de ses écailles ne correspondait à rien de ce que connaissaient les bijoutiers – plus intense, plus sombre, aux nuances aussi riches que l'eau pouvait être profonde. Il lui parla pendant toute la durée de l'opération, *Tout va bien, tout va bien, merci, ma belle*, presque comme il s'était parlé à lui-même dans le bungalow, plongea la main gauche dans l'eau et sous le ventre du poisson, doucement, décrocha l'hameçon sans ardillon de sa lèvre et retira l'épuisette.

Il s'accroupit, de l'eau glacée jusqu'aux hanches, et tint tranquillement la truite dans le courant jusqu'à ce qu'il ait la moitié du corps anesthésiée. Il resta ainsi encore Dieu sait combien de temps à regarder les branchies se soulever tandis qu'elle nageait presque librement entre ses doigts qui la guidaient, et il sentit ses flancs qui palpitaient, sa queue qui remuait, et elle resta là. Puis elle se dégagea d'un mouvement brusque et il perdit sa silhouette de vue dans les ombres vertes des pierres.

Merci, répéta-t-il, mais c'était moins un mot qu'il articulait qu'une émotion qu'il libérait – comme le poisson libéré dans l'univers. Il se redressa. Il était presque sous la passerelle en bois et en relevant la tête, il vit la caméra.

*

C'était un objectif fish-eye noir fixé à la poutre principale. Une demi-sphère de huit centimètres de diamètre. Vitreux comme aucun autre objet dans le coin, inanimé et silencieux. Est-ce que quelqu'un l'observait ? Avait-il raison d'être agacé ? C'était le cas. Kurt n'avait rien évoqué de tel. Il s'aspergea le visage et la contempla une fois de plus. Représentait-elle une menace ? Ce n'était qu'une caméra. Mais il avait la sensation que son intimité n'était pas respectée. Parce qu'il s'était tellement abandonné – à la rivière, au poisson, à ce premier après-midi sur un nouveau cours d'eau –, parce qu'il s'était autorisé, peut-être pour la première fois depuis la mort de son ami Wynn, à éprouver un semblant de paix. Il était agacé de s'être cru complètement seul et que quelqu'un ait pu en être témoin.

Putain. Il avait à moitié levé la main, prêt à adresser un doigt d'honneur à la caméra, mais se retint. Il ne voulait pas faire ce plaisir à la personne qui se trouvait de l'autre côté de l'écran, qui que ce soit. Il regagna la berge opposée, passa sous le pont et se remit à pêcher. Un martin-pêcheur effectua un piqué depuis une branche au-dessus de lui et vira en direction d'un autre perchoir vers l'amont, lui tenant compagnie. Il n'eut pas besoin de se retourner

pour savoir qu'il y avait un autre objectif sur le pont, cette fois pointé vers l'amont.

*

Il pêcha. Il n'était plus pressé, désormais. Il se moquait d'être à l'heure pour tailler le bout de gras avec les clients, rencontrer l'autre guide ou le reste des employés. Il pêcha avec le soleil du soir dans le dos et passa à l'ombre en s'engageant dans une boucle serrée au sud. Qu'ils aillent au diable. Sans doute pas la meilleure attitude à adopter au premier jour d'un nouveau boulot.

Mais la pêche était une chose unique, comme si le cours de la rivière et l'après-midi venteux ne pouvaient pas être souillés. Impossible. Après la boucle se trouvait un autre long rapide jonché de rochers, et les petits récifs produisaient de l'écume à la surface des tranquilles fosses noires, et il comprit pourquoi cet endroit rendait les pêcheurs hystériques. Il avait encore deux heures de lumière devant lui, il dut s'obliger à faire demi-tour.

*

De retour au bungalow à dix-huit heures cinq, il prit une douche chaude pour se rincer, enfila un jean, de grosses chaussures ainsi qu'une chemise à boutons pression, et gara le vélo bleu devant le pavillon principal à dix-huit heures vingt. Les nuages s'étaient dissipés, la nuit serait fraîche, et un feu rugissait déjà dans la cheminée. Ils en font vraiment des tonnes, pensa Jack ; il devait faire plus de

quinze degrés dehors. Une demi-douzaine de tables étaient installées à la gauche de la cheminée, dont quatre étaient dressées. Dans la salle à manger, une porte battante percée d'un petit hublot donnait sur ce qu'il imagina être la cuisine. À la droite de la cheminée se trouvait un bar en acajou, cinq personnes étaient assises d'un côté sur des tabourets et une grande Britannique aux épaules larges et aux cheveux blonds hirsutes officiait de l'autre. Ginnie la Police. Ginnie Deux-Verres. Il sut qu'elle était britannique à son accent quand elle lança : "Ahh, par ici, le p'tit nouveau. On t'attendait. Tu as tout juste le temps…" Il entendit le soupir d'une capsule qui saute et elle posa une bouteille bien fraîche sur une serviette cocktail elle-même posée sur le bois ciré, une bière Cutthroat. "Entre, ne fais pas ton timide. Tout-le-monde, je vous présente Jack. Jack, Tout-le-monde. Assieds-toi." La conversation s'arrêta et Tout-le-monde pivota sur son tabouret.

"Approche-toi un peu, mon chou", lui dit Ginnie et elle sortit un thermomètre frontal de derrière le bar.

*

D'un coup, rester à la maison pour s'occuper du ranch avec un père taciturne paraissait très attrayant. Pour la deuxième fois en quelques heures, Jack était désarçonné. Ginnie était exubérante, ne s'embarrassait pas de politesses, ne laissait aucune place à l'hésitation. Compris. En ce sens, elle était la maîtresse d'hôtel parfaite en cheffe pour ce gîte rustique destiné aux célébrités. Une fois les clients habitués à ses manières de serveuse de pub provincial, ils se

sentaient mis à l'aise d'une façon qui était sans doute rafraîchissante. Ginnie n'était pas lèche-bottes, se foutait complètement du montant de vos actifs ou du nombre de disques d'or à votre palmarès. *Alors, la pêche a été bonne ? Vous vous êtes bien amusés ? Vous avez vu le pygargue à tête blanche dans le grand tremble juste au-dessus de l'étang à truites ? Vous saviez qu'il pioche dans leur précieux stock de truites comme dans du popcorn ? Et qu'on ne peut pas buter ce salaud de piaf parce qu'une loi fédérale le protège ?*

"J'aimerais bien qu'une loi fédérale me protège. Vous imaginez ? Raboulez vos gros billets et à d'main ! Hahaha !" Elle était hilarante, il avait bien compris. Elle semblait aussi savoir précisément quand lever le pied. Elle avait dû remarquer son inconfort au moment où il s'était assis sur son tabouret parce qu'elle avança un coude en guise de salut et dit calmement sur le ton de la confidence : "Je m'appelle Ginnie. Contente que tu sois là." Elle afficha un sourire sincère et timide. "Je sais que ma réputation me précède, mais je ne suis pas aussi stricte que ça. Kurt veut notre bien. Et donc, tu viens d'où ?"

Et c'est ainsi qu'elle l'entraîna dans une bulle de conversation où il n'était pas obligé de rencontrer tous les clients en même temps, et elle lui offrit un bocal rempli de longues lanières de bœuf séché, des vraies, sans doute découpées dans des morceaux d'aloyau et recouvertes d'une croûte de poivre. "Manges-en autant que tu veux, dit-elle, mais garde une place pour le dîner. Gionno nous a préparé son célèbre filet d'élan, ce soir."

En quelques minutes, il s'était assez acclimaté pour se présenter aux autres – Alison K, petite trentaine, célèbre, mais avec des rides aux coins des yeux et l'air d'avoir l'habitude d'aller chercher la vérité ; elle était assise à côté d'un homme imposant, costaud, les cheveux peignés en arrière, qui portait une veste sport et une bague au petit doigt ; il jeta un coup d'œil à Jack, l'évalua des pieds à la tête d'un regard froid, opina du chef, pas de *check* pas de nom. À côté de lui se trouvait Will, vêtu d'un gilet orné de boutons argentés et chaussé de bottes en cuir d'autruche, soixante ans environ, clairement fortuné, ainsi que sa femme (?), Neave, une quarantaine d'années, avec des boucles d'oreilles en turquoise et une somptueuse crinière noire qui lui arrivait au milieu du dos ; un couple plus jeune qui approchait la trentaine, en polaire Arc'teryx et mocassins, dont Jack aurait parié qu'il s'agissait de pêcheurs chevronnés ayant testé leurs mouches sur les cinq continents. Et Cody, l'autre guide – mince, un peu plus d'un mètre quatre-vingts, barbe de trois jours, pommettes hautes, des yeux très écartés comme ceux d'un loup – qui était à l'autre bout du bar et donc trop loin pour que Jack lui serre la main. Mais quand la cloche du dîner retentit et que tous se levèrent, Cody et lui se retrouvèrent près du feu et échangèrent une poignée de mains comme un grand merde adressé au virus. Jack remarqua ses grosses chaussures White et, avec la poigne de fer, il sentit les doigts calleux et le tempérament d'un autre gamin élevé sur un ranch. Quand il le croisa, le regard de Cody n'était ni aimable ni désagréable, juste vigilant. C'était de bonne guerre.

*

Cody et lui partagèrent une table dans le coin à l'écart orienté vers l'aval, près d'une fenêtre qui donnait sur la rivière. Dans les longs silences, ils mangèrent avec une faim dévorante, Cody leva un doigt deux fois en direction de Shay, la serveuse, et deux fois, elle débarrassa son assiette pour la rapporter garnie de filet d'élan nappé de sauce et accompagné d'un écrasé de pommes de terre.

"On peut faire ça ? murmura Jack. Se resservir deux ou trois fois ?"
"Mange autant que tu veux."
"Eh ben."
"Tu t'habitueras." C'était la deuxième fois qu'il entendait cette phrase de la journée.

Jack mangea et contempla la rivière se remplir d'ombres et les rayons rasants du soleil brunir les cimes des grands pins.

"Tu as pêché ?" demanda Cody.
"Hein ? Pardon…"

Shay leur apporta le dessert, une panna cotta avec des myrtilles fraîches. Elle recula brusquement comme si elle venait de nourrir deux lions. "Trois, deux, un, parti ! dit-elle. Il n'y en aura pas d'autre, mais j'ai des tonnes de glace." En entendant son accent, Jack devina qu'elle était sans doute originaire d'une des deux Caroline ou de par là. Elle portait un jean moulant ainsi qu'un chemisier en tissu écossais léger et arborait à l'intérieur du poignet